



HAL
open science

Goffman et la Grande Guerre. Trois concepts pour éclairer l'histoire

Christophe Dargère

► **To cite this version:**

Christophe Dargère. Goffman et la Grande Guerre. Trois concepts pour éclairer l'histoire. Colloque Genre, distanciation, intertextualité autour d'Erving Goffman, Université Bourgogne Franche Comté, Sep 2022, Dijon, France. hal-04730229

HAL Id: hal-04730229

<https://hal.science/hal-04730229v1>

Submitted on 10 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Goffman et la Grande Guerre. Trois concepts pour éclairer l'histoire

Par Christophe Dargère

Introduction

Avant de commencer ma communication je voudrai avoir une pensée pour Claude Javeau, un ami, notre ami très cher qui nous a quitté l'an passé. Nous sommes un certain nombre ici à avoir eu la chance et l'honneur de bien le connaître.

Un immense merci à toi Pascal pour cette organisation fastidieuse, coûteuse, mais ô combien stimulante et plaisante humainement parlant.

Je vais vous proposer trois contextes qui reposent sur trois documents historiques originaux tirés de mes archives personnelles. Nous avons trois matériaux différents concernant trois soldats français.

- la lettre d'un soldat hospitalisé qui écrit à ses proches, en date du 25 mai 1915. De son lit d'hôpital, il ne sait trop s'il est défiguré ;
- le carnet de bord d'un soldat prisonnier qui décrit son expérience d'enfermement dans un camp en Allemagne ;
- les écrits d'un soldat français en cantonnement dans la demeure d'un bourgeois allemand.

On a donc Un soldat défiguré, un soldat enfermé, un soldat dans une situation sociale aux contours mondains. Vous avez deviné sans difficultés deux des trois fondamentaux de la sociologie goffmanienne : la défiguration concerne *Stigmaté*, la réclusion dans le camp de prisonnier *Asiles*. La dernière analyse une situation sociale à haute tension « diplomatique » et microsociologique, elle repose donc sur la dramaturgie sociale des deux tomes de *La mise en scène de la vie quotidienne* ainsi que des *Rites d'interaction*.

1) Audius et la défiguration

1-1) La lettre

Vendredi 21 Mai 1915

Chère Mère et Sœurs

C'est avec plaisir que j'ai reçu de vos nouvelles aujourd'hui 21. Et je suis très content de savoir tout le monde en bonne santé. J'ai reçu la lettre à l'hôpital on me l'a fait parvenir.

Maintenant pour moi, c'est la même chose ou à peu près car ce n'est pas dans huit jours que je peux guérir. Je ne vais pas plus mal, je ne souffre pas mais l'on doit me faire une opération à l'œil. Je n'ai pas encore vu ma

blessure, mais je crois bien que l'œil est bien malade, enfin je le saurai bientôt et je vous le dirai sans rien vous cacher.

Ne vous en faites pas du mauvais sang, car ça ne m'arrangera rien de pleurer, au contraire il faut y prendre comme c'est car j'en vois beaucoup, dans la chambre où je suis qui sont plus malheureux que moi. Plusieurs d'entre eux sont borgnes ou aveugles et en plus de ça, ils ont la figure ravagée par les cicatrices et quelques-uns font peur à voir.

Pour moi, si je perds mon œil, je n'ai au moins pas la figure abîmée, pas du tout et c'est pour ça que malgré mon malheur, je suis content de pas être défiguré comme beaucoup.

Tu vois chère Mère que je te cache rien de ce que j'ai mais je te prie de pas te faire de mauvais sang, ça peut des fois s'arranger plus tard et ma foi j'aime autant perdre un œil que d'avoir resté mort sur le champ de bataille. Je pense que tu es de mon avis. Maintenant Chère Mère quand tu m'écriras, tu pourras m'envoyer un peu d'argent, je ne suis pas sans le sous, mais enfin j'aime mieux te prévenir à l'avance, c'est tout ce que j'ai à te demander, car pour le reste dont j'ai besoin, avec d'argent je le trouve moi-même. Tu m'enverras ce que tu pourras. Faut pas que ça te gêne pour toi. J'ai écrit un peu à tout le monde et j'attends de leurs nouvelles. Donc je termine ma lettre en vous souhaitant bonne santé. Bien le bonjour pour moi et je vous embrasse jusqu'au jour que je pourrai vous voir : surtout pas du mauvais sang.

Ton fils et frère qui pense à vous souvent

Audius

1-2) Préambule

En analysant sa lettre, on remarque qu'après les quelques usages de convenance et de régulation des échanges, Audius en vient directement à son état de santé : « Je ne vais pas plus mal ». Il a le souci de rassurer les siens, affirme ne pas souffrir.

S'il n'a pas vu son visage, notre jeune soldat pense que son œil est « bien malade ». Malgré ses blessures, il est soucieux de l'inquiétude que son état pourrait susciter chez ses proches. Ainsi il leur conseille de ne pas se faire du « mauvais sang » et il relativise : « il faut y prendre comme c'est » en se considérant chanceux par rapport à la condition de ses compagnons d'arme. En effet certains sont devenus aveugles ou borgnes, d'autres, profondément mutilés, « font peur à voir ».

Ce qu'il écrit au milieu de sa lettre, et qui en constitue le cœur, pose des questions anthropologiques que nous allons développer ensuite :

« Pour moi, si je perds mon œil, je n'ai au moins pas la figure abîmée, pas du tout et c'est pour ça que malgré mon malheur, je suis content de pas être défiguré comme beaucoup. »

1-3) Le visage et la mécanique des interactions

David Le Breton nous explique magistralement dans son ouvrage exceptionnel, *Des visages*, la fonction déterminante du visage dans les relations sociales. Chaque rencontre, chaque interaction est le théâtre aléatoire, merveilleux ou dramatique du balai somptueux des expressions du visage et de l'infinie possibilité de leur interprétation. Cette valse subtile, que les attitudes soient furtives ou insistantes, ambiguës ou affichées, fixent le déroulement des interactions et figent le sort dramaturgique des individus en situation d'interaction. De ce fait, le visage est un élément fondamental dans cette mécanique parfaitement construite que nous apprenons à maîtriser et à interpréter dès les premiers mois de notre vie.

La moindre situation d'interactions qui rassemble des individus s'avère être le manège de petits riens qui pourtant ancrent la réalité sociale, établissant au passage normes d'apparences et modalités communicationnelles. Les hôpitaux qui recevaient les soldats défigurés avaient pour règle de n'avoir aucun miroir en leur sein. Cette approche psychothérapeutique, novatrice pour le début du vingtième siècle, prend en compte le traumatisme de la défiguration qui s'associe au traumatisme de la violence des combats et au traumatisme de la blessure physique. Elle joue un rôle fondamental dans la préservation des identités goffmaniennes

Le destin dramaturgique du nouveau défiguré, tant qu'il ne n'est pas vu lui-même dans un miroir (pour avoir un diagnostic de sa situation il peut simplement scruter les réactions de ses camarades ou du personnel soignant), demeure calqué sur son identité sociale antérieure. Goffman, dans la dualité qu'il propose sur la condition du stigmatisé nous explique que la condition de l'individu est potentiellement discréditable¹ ou de fait discrédité². On touche ici le point central du stigmaté goffmanien, qui se concrétise exclusivement dans les relations. En effet, faire bonne figure, garder ou perdre la face est le sort « socio-dramaturgique » de tout un chacun³ selon la sociologie goffmanienne.

Lorsque le stigmaté n'est pas visible (ou non confirmé par la conscience de la nouvelle apparence affectée) l'identité sociale demeure virtuelle (celle supposée par les autres, mais aussi par le soldat avant la découverte de sa défiguration). Ainsi, les masques tombent quand l'identité sociale réelle se substitue à l'identité sociale virtuelle⁴. C'est le cas pour l'entourage lorsque les pansements du soldat défiguré sont enlevés (définitivement lorsque ses blessures deviennent cicatrices ou provisoirement lors de la phase des soins) et c'est aussi le cas lorsque le soldat défiguré prend conscience de son nouveau visage la première fois qu'il se redécouvre face au miroir, cette face s'étant écartée de son visage

¹- Erving Goffman, *Stigmaté*, p 12.

²- *Ibid.*

³- Voir le chapitre entier consacré à ce sujet dans Erving Goffman, *Les rites d'interaction*, 1967, Paris, Editions de Minuit, 1974, p 9 à 42.

⁴- Concernant l'opposition discrédité / discréditable, voir le développement de Goffman intitulé « Le discrédité et le discréditable », in *Stigmaté*, *op. cit.* , p 57 ; et pour les notions d'identité réelle et d'identité virtuelle, voir *Stigmaté*, *op. cit.* , p 12.

antérieur et du « visage de référence »⁵, comme le rappelle Le Breton, dont la fonction de régulation des interactions est permanente. Les visages des soldats défigurés font l'objet d'une double souillure, d'une double profanation à perpétuité : il y a les combats qui symbolisent les cicatrices, et les regards qui scrutent et s'essuient sur les cicatrices.

1-4) Perdre la face, faire bonne figure

L'expression « perdre la face », reprise par Goffman dans les *Rites d'interaction* s'avère indissociable de son inverse (« faire bonne figure », *Ibid.*). Il consacre ainsi une bonne trentaine de pages à faire dialoguer ces deux expressions qui ont pour point commun de reposer sur deux synonymes du visage (face, figure). Ce dialogue est tout particulièrement approprié pour illustrer le destin social du soldat défiguré qui vient de basculer dans les méandres dramaturgiques du stigmaté, perdant à tout jamais son apparence originelle qui régulaient jusqu'alors sa vie relationnelle.

Chaque interaction amène des projections inhérentes au « visage de l'arrière » (je cite Gabriel Chevallier, combattant de la Grande Guerre qui s'interroge sur le sort de ses camarades blessés comme lui à l'hôpital dans son ouvrage *La peur*) : « À quoi ressemblait donc cet homme auparavant ? » ; « Comment cet homme s'est-il blessé, souffre-t-il physiquement, psychologiquement ? ». Le caractère irréversible de la perte d'une partie de soi, une partie de soi aussi fondamentale que le visage, se corrèle donc avec la perte des situations sociales paisibles où le « faire bonne figure » jusqu'alors routinier et allant de soi s'éclipsera pour laisser place au doute.

La remise en question des repères intériorisés depuis les premiers instants de la vie bouscule l'assurance, brise la confiance, altère l'estime de soi dans cette nouvelle forme de relation à l'autre qui devient une confrontation à double entrée dont l'issue se caractérise possiblement par les ravages du « perdre la face ». Les apparitions en public sont régulées par cette oscillation permanente, entre la contrainte normative du « faire bonne figure » et l'imposition à soi et aux autres d'un visage meurtri, élément central d'une apparence symbolisant l'horreur de la guerre et de que l'homme est capable de faire à l'homme.

Cette soumission à un ordre déséquilibré, où la condition dramaturgique de la gueule cassée bascule inéluctablement, d'un point de vue identitaire, de la « bonne figure » à la « face perdue », malmène et tourmente par son incertitude celui qui expérimente à chaque rencontre cette nouvelle donne, laquelle oriente et caractérise sa vie relationnelle, s'érigent comme le régulateur aléatoire de son rapport au monde.

1-5) Épilogue

Notification de Pension

⁵ Le Breton, 1992 b, p. 174.

Mr Andius, 32, rue St Paul, Lyon (Rhône).

Le Médecin-Chef du centre spécial de réforme de Lyon atteste que l'ex-soldat J.... Andius du 159^{ème} d'Infanterie a dûment été présenté devant la commission de réforme de Lyon, qui dans sa séance du 20 avril 1926 à pris à son égard la décision suivante. Réforme définitive. Invalidité permanente. Soixante quinze %.

Nature de l'infirmité

1°) Enucléation de l'œil gauche avec atrésie des paupières ne permettant pas la prothèse. Atrésie de l'orifice palpébral avec enfoncement marqué, suite de rétrécissement cicatriciel par brides

2°) Défiguration par suite de l'atrésie des brides de l'enfoncement de l'orifice palpébral.

Taux d'invalidité : 75%

2) René et la réclusion

2-1) Un extrait du carnet de bord

La vie du camp continuait de s'organiser. Le plancher des baraques était composé de poutres supports sur lesquelles étaient posées des panneaux. La nuit venue, la dernière ronde allemande passée, quelques camarades qui s'étaient entendus ensemble se levaient, enlevaient leur lit, soulevaient les panneaux sur lesquels leurs lits étaient posés dans la journée et ils commençaient à creuser un grand trou !!! Ce trou, à la longue, avait trois mètres de large sur cinq mètres de long et deux mètres de profondeur. Des planches volées au dépôt du camp et des poutres furent mesurées, sciées et adaptées et plantés solidement au fond du trou.

On y clouait des planches coupées et sciées à mesure et on remplissait de terre l'espace entre les planches et la terre non touchée. C'est devenu une belle chambre sous la baraque, ignorée des Allemands. Une table de trois mètres de long, des sièges furent fabriqués et placés dans cette cachette souterraine. Aux murs, on clouait des cartes d'Etats-Majors. Une armoire fut fabriquée et placée dedans avec des rayons. Un fourneau à l'alcool y fut placé également ainsi qu'avec de l'alcool pour le faire fonctionner, et des vivres. C'est là que pendant la nuit on étudiait « les évasions ».

Au mois de mars 1916, tous les Belges devaient se rassembler dans la cour, et après leur appel, les Allemands séparaient les Flamands des Wallons. Ces derniers rentraient dans leur baraque et les Allemands envoyaient les Flamands dans un camp spécial à régime de faveur. Nous passions du temps dans notre cache. Quelles discussions intéressantes le soir après la traduction et la lecture des divers communiqués. Sur les cartes, nous plantions des petits drapeaux pour suivre les avancées ou les reculées des diverses armées. Pour les lectures, nous étions toujours dans la chambre creusée et bâtie sous notre baraque. On était tranquille là-dessous ! Les autres camarades prisonniers, se trouvant au-dessus de nous dans la baraque normale, surveillaient les Allemands. Une issue,

passant sous la baraque, nous permettait en cas de besoin de sortir derrière la baraque sans attirer l'attention de qui que ce soit !

2-2) La complicité dans la réclusion

L'environnement social qui caractérise les individus contenus dans un espace d'enfermement est un environnement social complètement artificiel en terme de relations sociales : aucun reclus n'a fait le choix de vivre avec les individus qui sont placés en ce même lieu. Fréquemment, de graves violences morales et physiques malmènent le quotidien des détenus. Ces violences sont souvent institutionnelles, inhérentes à l'idéologie, à l'organisation et aux agissements du personnel. Mais elles sont aussi commises par les reclus entre eux.

Dans ce cas de figure, le résultat de la promiscuité est la contamination morale ou physique⁶ comme le définit Goffman dans *Asiles* pour décrire la violation des territoires du moi, une violation qui peut aller jusqu'à la profanation de l'intégrité physique (agression grave, viol, lynchage, meurtre). Cela étant, cette promiscuité peut s'avérer constructive et structurante lorsqu'elle recompose les modalités de cohabitation entre les détenus. Ces modalités se fondent sur des valeurs morales de solidarité qui reposent sur une volonté commune de vouloir affronter ensemble les effets indésirables de la réclusion.

Cette volonté collective attribue une force au groupe qui permet à chacun de surmonter l'adversité provoquée par l'enfermement. C'est ce que Goffman appelle la complicité dans la réclusion⁷ dans *Asiles*. Précisément, dans un camp de prisonniers tel que celui qui est décrit ici, des classes sociales, des nations, des religions et des grades militaires sont compilés dans un même espace. Les groupes peuvent alors recomposer naturellement, essentiellement en fonction des nationalités, des origines géographiques. Ils peuvent aussi naître sous les effets de la contrainte institutionnelle et de l'organisation de la vie quotidienne des reclus (répartitions dans les hébergements, groupes pour les travaux et corvées, ...).

Le collectif peut aussi se structurer par les croyances religieuses, les adhésions politiques et idéologiques, mais aussi les grades militaires ou simplement pour un objectif commun de résistance, voire d'actes anti-institutionnels. La cohabitation dans les circonstances particulières de la réclusion s'inscrit dans la destinée commune des sujets qui endurent l'emprise institutionnelle. Les individus agissent alors dans l'intérêt du groupe (Goffman, 1961, 100). Confortés par la force du collectif, la complicité dans la réclusion peut alors être une stratégie bénéfique pouvant améliorer le quotidien des reclus comme le permet par exemple cette pièce que nous décrit René, une pièce construite au nez et à la barbe des geôliers. Concrètement, cette complicité prend la forme d'une

6

7

organisation matérielle destinée à creuser et à ôter la terre située sous les chambres des prisonniers, mais aussi à voler des planches, à les scier et à les installer. Voyons dans la partie suivante la vie clandestine qui peut alors s'y dérouler.

2-3) La vie clandestine

Dans chaque institution totale, mêmes les plus rigides et les plus dures, telles les camps de concentration nazis qui laissent d'infimes marges de manœuvre au reclus, il est cependant possible de remarquer une vie clandestine en marge de la vie institutionnelle ordinaire. Transmettre des informations, échanger, troquer, acheter ou vendre de la nourriture, des vêtements, impliquent des « magouilles », « trafics » et autres techniques de contournement de l'emprise institutionnelle. Il est ainsi possible d'attribuer deux fonctions à la vie clandestine telle que Goffman l'envisage. La première serait relative à la vie quotidienne des reclus, ainsi qu'à leurs besoins premiers.

Les échanges illicites, (trocs, vols), les stocks, les cachettes diverses permettent d'améliorer la qualité de vie (voire la survie dans les contextes les plus graves) des reclus. Dans *Asiles*, Goffman écrit trois sous-chapitres relatifs à cette vie clandestine. Nous avons *les systèmes de transmission* (Goffman, 1961, 308) ; *Les systèmes d'échanges économiques* (p. 318) ; *Les systèmes d'échanges sociaux* (p. 328). Mais il existe une seconde fonction plus symbolique et plus psychologique dans la vie clandestine. Celle-ci permet aux reclus de ressentir encore la possibilité d'avoir le pouvoir sur les choses et de ne pas subir le pouvoir écrasant de l'institution totale / totalitaire. Elle donne aux reclus les moyens d'exister autrement qu'avec l'impression d'être constamment soumis à l'ordre brutal, sclérosant, aliénant et dangereux de l'institution.

En cela, la vie clandestine offre les moyens de survivre existentiellement parlant, en permettant la maîtrise, à tout le moins partielle, de la carrière institutionnelle. Pour René et ses compagnons, boire de l'alcool, manger, envisager des évasions ; lire, refaire la guerre dans la planque qu'il décrit sont autant d'activités clandestines (et donc compromettantes) qui rééquilibrent le rapport de force instauré par le pouvoir originellement écrasant du camp d'enfermement. La vie clandestine teste la perméabilité institutionnelle (Goffman, 1961, 171) et mesure les marges de manœuvre du reclus vis-à-vis de l'institution, autant que le pouvoir de celle-ci sur ses reclus. La clandestinité entretient la santé mentale des sujets. Elle procure un sentiment de jubilation relatif à toutes les compromissions listées plus haut. Reprenons une partie du texte d'Audius :

C'est devenu une belle chambre sous la baraque, ignorée des Allemands. Une table de trois mètres de long, des sièges furent fabriqués et placés dans cette cachette souterraine. Aux murs, on clouait des cartes d'Etats-Majors. Une armoire fut fabriquée et placée dedans avec des rayons. Un fourneau à l'alcool y fut placé également ainsi qu'avec de l'alcool pour le faire fonctionner, et des vivres. C'est là que pendant la nuit on étudiait b« les évasions ». »

Cette illustration particulièrement intéressante de ce que Goffman nomme une « zone franche » (Goffman, 1961, 286) montre combien l'activité secrète comporte des aspects grisants et salvateurs. Ces adaptations secondaires ainsi décrites affichent l'excellent moral du reclus et sa capacité à résister face aux contraintes de l'enfermement. La planque décrite par René cristallise les actes des prisonniers qui la « font vivre » à travers la compromission, *a minima* de trois manières différentes.

- Se compromettre pour créer la planque matériellement avec toutes les conséquences possibles qui impliquerait par exemple le fait d'être surpris en train de voler des planches.
- C'est aussi se compromettre dans la planque en vivant toutes sortes de situations sociales illicites (se rassembler, envisager des évasions, consommer de l'alcool, lire, ...).
- Enfin, c'est se compromettre pour dissimuler l'existence de la planque aux autorités du camp.

Au final, ces diverses compromissions permettent, grâce aux risques pris, ce qui est paradoxal, de maintenir les reclus dans une dynamique vertueuse où ils se sentent maîtres de leur destin d'un point de vue général, mais aussi plus particulièrement maîtres de leur vie quotidienne.

2-4) Epilogue

Détenu dans ce camp depuis le début de la guerre et après une première tentative d'évasion avortée, René parvient à s'échapper du camp en 1918. Il put alors regagner son domicile et rejoindre son régiment. Il revint du combat sans être blessé et fonda une famille.

3) Marius et les offenses diplomatiques

3-1) Les écrits de Marius

Mon régiment est cantonné dans un magnifique quartier de cavalerie « Alice Caserne ». Nous avons notre popote dans une villa somptueuse, Fedbergplatz, chez un juif allemand Jacob Christ. Le malheureux sue littéralement la peur. Il vient aux devants de nos moindres désirs, met à notre disposition non seulement sa maison, mais son argenterie, ses cristaux, son plus beau linge ; et il se confine avec sa femme à l'écart dans une ou deux pièces.

Le 24 décembre au soir, il a fait dresser à notre intention, dans son grand salon, un arbre de Noël. Nous en sommes tous interloqués ; mais notre étonnement est bien plus grand encore lorsque le juif, qui a revêtu un habit impeccable, fait remplir des coupes de vin du Rhin, nous les fait présenter par sa domestique, en prend une et s'approche du Colonel en lui demandant humblement « la permission de lever son verre en l'honneur de la France ». Le Colonel a un haut le cœur, et nous avons tous l'impression que le juif allait recevoir sa botte au bas des reins. Ce geste nous aurait vraiment soulagés, tant l'attitude de cet homme était vile. Mais le Colonel a réprimé son premier mouvement et juge plus politique, et plus français surtout, de tendre sa coupe.

Avant d'entamer l'analyse je reviens quelques instants sur les propos antisémites de l'auteur. L'affaire Dreyfus a longuement alimenté les débats dans l'armée française. Près de vingt-cinq ans après ses débuts elle demeure influente notamment chez les gradés français.

3-2) « Les moments et leurs hommes »⁸

Dans les textes tirés de son carnet de bord, Marius Maurer décrit des échanges humains, des contextes, à la manière des sociologues appartenant au courant de l'interactionnisme symbolique. Ce paradigme met en évidence des comportements (de prime abord parfois insignifiants) pour décrire et comprendre l'activité humaine au travers des usages sociaux, des codes communicationnels et des pratiques culturelles. Ici nous sommes après l'armistice, lors du réveillon de Noël 1918, dans une villa allemande suite à l'occupation de la rive allemande du Rhin par l'armée française. Nous avons donc « un moment et ses hommes » pour paraphraser ce que nous dit Yves dans *Les moments et leurs hommes*.

Pour commencer mon analyse, je vais citer Goffman dans *Les rites d'interaction* : « *Dans toute société, les règles de conduite tendent à s'organiser en codes qui garantissent les convenances et l'équité.* » (page 49). Ce constat, posé dans la première moitié de l'ouvrage, au début de la partie « La tenue et la déférence » introduit à merveille l'analyse. Marius nous propose une situation sociale à forte intensité dramaturgique, cela pour au moins trois raisons :

- La première convoque la diplomatie et la cohabitation de militaires ayant gagné une guerre, qui partagent un même espace avec des habitants du pays vaincu, obligés de recevoir chez eux une délégation de soldats, nommés « ennemis » à peine plus d'un mois auparavant.
- La seconde amène l'idée que la soirée est placée sous un angle rituel et cérémonieux puisqu'il s'agit de la nuit de Noël.
- La troisième nous ramène à la diplomatie lorsque l'hôte prend l'initiative de créer un moment de célébration avec le décor goffmanien qui s'impose (coupe de vin, service, discours « en l'honneur de »).

Ce toast « en l'honneur de l'armée française » à l'initiative de l'hôte allemand « passe » très mal pour les soldats français. Nous allons tenter d'expliquer pourquoi.

3-3) Loyauté dramaturgique vs discipline dramaturgique⁹

L'occupation des lieux par les soldats français, ou de la place nous dirait Goffman, marque une annexion territoriale symbolique et bien réelle puisque les soldats vivent dans la maison de leur hôte allemand. L'initiative hasardeuse de ce dernier (boire un verre en l'honneur de l'armée française) choque les soldats, mais au final rien ne se passe et la

⁸ Voir le fameux ouvrage d'Yves Winkin, *Les Moments et leurs hommes*, Paris, éditions Seuil, 1988.

⁹ Concernant loyauté et discipline dramaturgique voir p. 201 et suiv. ,Tome 1 MSVQ

situation sociale se décline sans incident. Examinons ces réactions hostiles.

Le groupe social constitué par les soldats possède une haute conception patriotique puisque ces hommes ont perdu des compagnons d'arme, qu'ils ont eu même été sous le feu pendant de longs mois, voire plusieurs années, au péril de leur vie. Tout simplement ils viennent de passer plus de quatre ans à servir leur pays. Il leur semble de ce fait totalement inconcevable qu'un ressortissant allemand puisse lever son verre en l'honneur d'une armée considérée comme ennemie pendant plus de quatre années.

Cet acte est une offense qui convoque la « loyauté dramaturgique » proposée par Goffman dans le tome 1 de *La mise en scène de la vie quotidienne* (p. 201). Les valeurs morales du soldat n'admettent pas le fait de « trinquier » en l'honneur de l'ennemi. Le code de l'honneur fait que chacun doit être loyal avec son pays. De ce fait l'assemblée est outrée par le geste déloyal de leur hôte vis-à-vis de son pays, le colonel ayant même un « haut le cœur » selon Marius.

Cela étant, la suite de la situation sociale ne se déroule pas comme Marius l'avait prévue. Le colonel fait preuve de maîtrise des impressions, usant du tact concernant le tact, autant de concepts amenés dans *La mise en scène de la vie quotidienne* pour que le cours de l'interaction poursuive son chemin initial, sans incident, en dépit des prévisions de l'assemblée de soldats, en attente d'un échange réparateur face à l'offense commise, comme il est rappelé dans *Les Rites d'interaction*.

Si les hommes souhaitaient que le colonel lui botte le postérieur, il n'en a rien été. Pour parer au manque de loyauté dramaturgique de l'hôte allemand, le colonel mobilise la discipline dramaturgique. Citons Goffman « Bien que l'acteur soit censé être accaparé tout entier par l'activité qu'il exerce, et bien qu'il soit apparemment absorbé par ses actions de façon spontanée, sans calcul, il doit néanmoins se détacher affectivement de sa représentation de façon à rester disponible pour faire face aux aléas dramaturgiques qui peuvent se produire » (T1, p. 204).

Le colonel reste « classe », en ambassadeur digne de l'armée qu'il représente, se montrant discipliné et respectueux des codes sociaux en vigueur. Au final, comme le conclut Marius, la situation sociale est ponctuée par la cohérence de l'expression du colonel : « *Mais le Colonel a réprimé son premier mouvement et juge plus politique, et plus français surtout, de tendre sa coupe.* »

3-4) Epilogue

Marius acheva son service dans les zones allemandes occupées en février 1919, date qui officialise la fin de ses obligations militaires. Il retourna chez lui auprès de son épouse et de sa fille et reprit l'étude notariale qu'il avait laissé début août 1914.

Conclusion

Que nous enseigne au final ce petit voyage aléatoire croisant histoire et microsociologie ? Deux types de réponse peuvent émerger : il y a ce que la sociologie de Goffman apporte à l'analyse historique et ce que l'histoire peut amener à la sociologie goffmanienne.

Dans le premier cas, nous sommes en mesure de mieux cerner les enjeux dramaturgiques qui se trament à l'hôpital d'Audius et pour la vie quotidienne des Gueules Cassées. De même, la lecture d'*Asiles* éclaire la réalité quotidienne du camp de René, notamment au travers de l'analyse de la vie clandestine permise par la création et l'utilisation d'une planque sous les baraquements qui les hébergent. Enfin, la situation sociale décrite par Marius peut se décortiquer finement avec les outils de *La mise en scène de la vie quotidienne* et des *Rites d'interaction*, outils qui nous permettent de mieux comprendre les agissements des protagonistes dans cette scène à haute tension dramaturgique et diplomatique.

En retournant la question, nous pouvons remarquer que l'histoire valide les observations goffmaniennes sur les effets de l'enfermement. La vie du camp de René corrobore des mécanismes observés à Ste Elizabeth. Dans un même ordre d'idée, la condition des Gueules Cassées de la première guerre mondiale vient en écho aux expériences de stigmatisation proposées et analysées dans *Stigmaté*. Enfin, le jeu d'oscillation, entre les offenses, la bonne tenue et la déférence délicatement mis en perspective par la plume de Marius renforcent les observations goffmaniennes dans les situations sociales forte intensité dramaturgique.

Je vous remercie pour votre attention et votre écoute.